

Henri Roorda, l'irrésistible « pessimiste joyeux »

le 19 avril 2013 – La République du livre numérique
Par Bernard Morlino

Lire sur numérique ça vaut le coup: pour découvrir Roorda il faut déboursier 10 euros de moins que pour la version papier.

Henri Roorda (1870-1925) qui le connaît encore ?

On aurait tort de s'en priver tant il est excellent.

Le professeur de mathématique passait le plus clair de son temps à écrire. Entre 1917 et 1925, il a publié 420 chroniques dans la presse de Lausanne et de Genève, sous le pseudonyme de Balthazar pour éviter des ennuis avec l'éducation nationale.

Quand il signait de son vrai nom cela donnait: Henri Roorda van Eysinga. Il était le fils de Sicco, pamphlétaire libertaire mort dépressif. Sa mère était l'arrière-petite-fille du peintre Bolomey.

Bon élève à l'école, le fiston démontre pourtant très vite un goût pour l'insoumission. Devenu enseignant, il veut des hommes dans sa classe et non pas des robots manipulés.

« Ecrire, dit-il, est mon sport favori ». Un véritable athlète du verbe qui s'entretient aussi dans des ouvrages, tels que *Le pédagogue n'aime pas les enfants* (1917) et *Le Rire et les Rieurs* (1925).

Le préfacier actuel, Gilles Losseroy, le compare à La Bruyère et à Alexandre Vialatte. C'est dire l'humour de Roorda. Un illustration du fameux mot de Boris Vian: « L'humour est la politesse du désespoir ». Autant vous le dire tout de suite: Henri Roorda s'est suicidé. Le 7 novembre 1925, il s'est tiré une balle de revolver en plein coeur à six heures du matin. Sa femme admit le geste de son mari qui avait toujours dit qu'il choisirait la date de sa mort. Dans un livre titré *Mon suicide*, il avait précisé son dessein, terminant ainsi son testament: « Il faudra que je prenne des précautions pour que la détonation ne retentisse pas trop fort dans le coeur d'un être sensible. » (1) Avant son geste fatal, il avait posté des lettres à tous ses amis, parce qu'il en avait beaucoup. Il pensa à tout: six mois après le suicide de Roorda, soixante exemplaires numérotés avec bois gravés furent envoyés aux destinataires de son choix ultime. Un cadeau post mortem. Les dernières années de sa vie, Roorda buvait beaucoup, à la manière de Pessoa auquel il ressemblait énormément. Il avalait aussi des calmants qui ne le calmaient pas.

Roorda estimait qu'il n'avait rien à faire dans un « monde de négociants et de financiers ». Il avait quelques dettes mais rien de bien méchant, moins que son père en avait eues. Comme il ne se ménageait pas, il était devenu insomniaque.

Maintenant passons à ses écrits, tous magnifiques, par l'esprit et la force. Son humour est omniprésent. Il faut dire que le professeur disait à ses élèves, le premier jour de l'année pour les détendre: « Messieurs, asseyez-vous les uns les autres et croisez vos bras... » A cet instant la salle croyait se trouver face à un maître très sévère. Puis, il poursuivait: « ... croisez vos bras sur la poitrine de votre voisin immédiat ». Cette introduction suffisait à le faire aimer par tous les élèves. « Si personne ne faisait de l'esprit, il n'y aurait dans le monde que de la matière. Ce serait répugnant ».

Tous ces textes, plus courts que longs, sont ciselés à merveille. De vrais petits bijoux littéraires. Dans « La cherté de la vie » (29 avril 1917), il ridiculise ses contemporains qui passent leur temps à bichonner leur intérieur alors que les plus grands cataclysmes se préparent. Il précise qu'en Amérique, les ouvriers n'ont plus le droit d'éternuer et de se gratter car cela est néfaste pour le profit. Dans « Agissons! » (10 juillet 1917), il estime que les gens sont plus beaux lorsqu'ils travaillent car le dimanche ils se prélassent ne sachant pas quoi se dire. On voit qu'il manie le paradoxe. Il dénonce le travail à outrance des Américains et il se lamente qu'en France on ne fiche rien ! En fait, il reproche aux Français de n'être plus, en fin de semaine, qu'un peuple « de machines au repos ».

J'espère vous avoir convaincus. Ne passez pas à côté de Roorda sans le lire. Cet écrivain enfermé à double tour dans sa solitude nous a donné des chroniques d'une très grande intensité. Il a mis le meilleur de lui-même dans sa prose calibrée au mot près. Ici pas de besogne. Rien que de la grâce d'écriture. Il nous parle sans cesse, s'adresse à nous comme le fit plus tard Nabokov. Il nous dit que quand il écrit, il espère qu'on ne vienne pas lui réclamer la note du poulet qu'il doit à son marchand de volailles. Dans ce cas-là, le rythme de sa prose subirait un mauvais coup qu'un bon lecteur pourrait débusquer.

Roorda plaisante sur ceux qui adressent des lettres anonymes à la *Tribune de Lausanne* pour se plaindre qu'il est un journaliste « sur lequel on ne peut pas compter ». Ils lui reprochent d'être trop obscure ou trop léger. Sa manière de concevoir le journalisme évoque Henri Calet qui lui aussi faisait des reportages buissonniers. Tous les deux sont morts mais on lit encore leurs articles quand ceux de leurs confères, qui relataient l'actualité, sont fossilisés dans l'oubli.

« Puisque la vie est courte, les livres devraient être minces », a confié Henri Roorda. Tel n'est pas le cas de son recueil d'articles. Tant mieux !

Page 195, on lit cette sentence née après avoir constaté que les « individus mâles de notre race » avaient toujours besoin de taper dans ce qui se présentait devant eux: « Lorsqu'un être normal aperçoit sur le bord de la route un galurin mélancolique, un panier défoncé ou un bidon sonore, il n'hésite pas: il refait le geste héréditaire. L'homme est essentiellement un joueur de football ». Voilà un beau jonglage de mots qui dormait dans la *Tribune de Genève* du 30 mars 1923. Autrement dit, ce matin.

Les Saisons indisciplinées de Henri ROORDA (ALLIA) – Ebook Kindle

- EUR 11,99 Format Kindle

(1) *Mon suicide*, Editions de l'Aire, 1992

Association des Amis de Henri Roorda, Rue des Terreaux 18bis, 1003 Lausanne. hum.fil@befree.ch